

Frère, père, fils dans les généalogies du récit biblique *

Les généalogies

On est frappé par la place que prennent les *généalogies* dans le texte de la Bible. Or, une trop grande familiarité de lecture finit par faire perdre de vue ce qui devrait pourtant apparaître comme une énigme. Que cherche donc ce récit des *engendremens de l'homme*, scandé par le rythme mystérieux de ces mots clés infiniment répétés : *frère, père, fils* ? Depuis les Grecs, nous sommes habitués à l'idée que l'histoire est le récit d'événements. L'épopée est bien celle des héros, mais ce sont les circonstances qui feraient les héros. Plus que les caractères, ce seraient les gestes (*la geste*) qui importeraient. Pour les Hébreux, tout autrement, il semble que ce soit la modification du *sujet* de l'histoire, l'homme, et donc l'énumération des Noms de l'homme, qui soit l'essentiel. D'un côté, ce serait le conte qui instruit, mais de l'autre le secret résiderait dans le compte du temps des hommes, et surtout dans le rythme d'*engendremens* du récit qui le raconte¹.

Or, ces récits bibliques imposent à l'homme de culture un problème peu souvent entrevu. Comment comprendre l'impact de la Bible sur un espace aussi considérable d'humanité ? Seuls les Juifs, qui sont censés être les héritiers historiques des Hébreux, semblent être insensibles au choc de cette découverte. Par modestie exagérée, peut-être, ou plutôt par crainte du vertige. En effet, ce ne sont pas les grandes religions que ce texte a induites qui expliqueraient a posteriori l'importance de l'épopée que raconte le récit. Ce qu'il faudrait comprendre, c'est pourquoi tant d'hommes et de femmes, extérieurs

* Article publié dans *Passages* 62, juin 1994, pp. 26-27.

en principe à l'iden
dément concernés
Et, de fait, il s'agit
la famille d'Abrah
qui est capable d'é
Ce serait par lui qu
tions et la Loi de s

À peine entrevu
Dans la lecture de
le souci du lecteu
sociologue, de l'ar
d'enrichissement d
lement de ces situa
d'intérêt se trouve
en fraternité », au s

Et, dès lors, se tr
ou théologiens qui
l'interrogation que
livre qui parle de
l'humanité serait c
un fils capable d'êt
hébreux dans leur
Sages du Talmud,
dépassent infinime

L'être-frère

Pour illustrer ce
s'amorce dès le dél
mental qui fait le c
qu'il y a à résoudre

Et l'homme (A
engendra Qain. Et
Dieu². Et elle ajo

Le premier nom
verset lui-même en
Admettons, dans
comme créé des ma
donné à lui-même.
surcroît d'être de

en principe à l'identité des Hébreux, se considèrent comme si profondément concernés par cette *histoire de famille* que la Bible dévoile. Et, de fait, il s'agit de l'histoire d'une toute petite famille, à l'origine la famille d'Abraham, où, semble-t-il, une seule question importe : qui est capable d'être frère ? qui est porteur de l'être de fraternité ? Ce serait par lui que passeraient l'Alliance, les promesses, les bénédictions et la Loi de sainteté.

À peine entrevu, ce thème s'impose à l'évidence comme universel. Dans la lecture de ces récits d'affrontements de relations parentales, le souci du lecteur attentif dépasse infiniment le point de vue du sociologue, de l'anthropologue, ou même du philosophe en quête d'enrichissement d'exégèses d'intérêt ethnographique. Dans le centre de ces situations familiales, on pressent très vite que le centre d'intérêt se trouve dans ce qu'il faut bien nommer une « recherche d'intérêt » au sens où l'on parle de « recherche en paternité ». Et, dès lors, se trouvent fondées bien des intuitions de philosophes ou théologiens qui auraient lu la Bible en mettant dans leur lecture l'interrogation que peu osent formuler : qui suis-je, moi qui lis ce livre qui parle de moi ? On y découvre le principe que l'histoire de l'humanité serait celle d'un père, l'homme qui cherche à engendrer un fils capable d'être frère. Est-ce de cela que parlaient les prophètes hébreux dans leur attente du *fils de l'homme* ? Il reste que pour les Sages du Talmud, du *Midrash* et du Zohar, ces catégories d'être dépassent infiniment des notations d'état civil.

L'être-frère

Pour illustrer ce fait, je parlerai succinctement de la manière dont s'amorce dès le début de l'histoire des hommes le problème fondamental qui fait le drame de la société humaine : la grande difficulté qu'il y a à résoudre l'équation de fraternité :

Et l'homme (Adam) connu Havah, sa femme. Elle conçut et elle engendra Qain. Et elle dit : J'ai acquis (Qain) un homme (Ish) grâce à Dieu². Et elle ajouta d'enfanter, son frère, Abel... (Gen. IV, 1 et 2).

Le premier nom du fils de l'homme, en hébreu, est donc Qain. Le verset lui-même en donne la signification : *Qain est l'être acquis*. Admettons, dans la cohérence du récit, qu'Adam, se connaissant comme créé des mains de Dieu, se connaît par là même comme *être-donné* à lui-même. Ce ne sera pas le cas de son fils, Qain. Né d'un surcroît d'être de la nature humaine elle-même (elle conçut), il se

connaît comme *acquis*. Il *est*, de par lui-même, par la grâce de sa mère. Avant d'être fils d'homme, il est fils de femme, *il est*. Lorsqu'il a conscience de sa présence au monde, il perçoit le monde non comme une demeure où il serait invité, mais comme sa possession. Il est « travailleur de la terre » qu'il possède. Cette possession, il n'a pas à la mériter, elle est sienne, par droit de naissance. Il en résulte qu'il sera, comme par nature, réfractaire à la moralité, à moins d'être éduqué. Son credo est : Le monde est mien, parce que l'être, c'est moi. Or, Pascal disait : « Le *moi* est haïssable. » Dans une belle leçon talmudique que j'ai entendue étant jeune étudiant, Emmanuel Lévinas disait : « Le moi est assassin. » C'est bien ce que deviendra Qaïn, mais on ne le sait pas encore.

Le drame se noue à l'apparition d'Abel, que l'on n'attendait pas. Qaïn, le fils d'homme, découvre subitement qu'il n'est pas seul au monde, il y a « l'autre ». Que faire de lui ? Le nom de Abel vient d'une racine hébraïque, *hével*, qui signifie le souffle de la buée, l'éphémère, la vanité, la vacuité. Dès lors, le décor du drame est déjà dressé. Le fils est Qaïn, mais voici que la mère avait *ajouté d'enfanter*, le frère. C'est du moins ce que dit le texte hébreu. Les traducteurs ne l'ont pas compris et disent : « Elle enfanta ensuite. » Cet être *ajouté*, cet être-en-plus, c'est le frère, dans le monde du fils : « Elle ajouta d'enfanter, son frère, Abel : et Abel devint berger de troupeau, et Qaïn était travailleur de la terre » (Gen. IV, 2). Abel, l'être-en-plus, le frère, devient berger, celui qui garde le troupeau. Et en cela il est vulnérable, parce que éphémère, comme un souffle. Or, on ne peut pas ne pas remarquer que la recherche du partenaire de l'Alliance, dans le récit de la Bible hébraïque, concerne toujours un être de berger. « L'épreuve du berger » ! Cela pourrait être le titre d'une thèse de recherches bibliques dans le style « énigme policière »... Et de fait, ce fut bien là la mise à l'épreuve des Patriarches, des frères de Joseph, de Moïse, de David... L'être-frère est berger, pasteur ! C'est avec lui que l'Alliance est conclue.

On le voit bien, l'équation de fraternité impose un problème moral différent pour Qaïn et pour Abel. Pour Qaïn, il s'agit de faire place à Abel dans son monde. Pour Abel, il s'agit de fraterniser Qaïn, de le rendre frère. S'il échoue, il sera victime de son propre échec. Et c'est bien ce qui arrivera. Qaïn a tué Abel. Il en résulte que le mot de frère disparaît pratiquement du récit de l'histoire des hommes selon la Bible. Il ne réapparaîtra, à profusion, qu'à partir d'Abraham.

L'être-fils

Or, Qaïn connu (Qaïn) construit le nom de son fils, H

Cela se passe dans primé l'être-frère, C frère oublié, la sociè blème moral de la r de la gestion de la C Cette catastrophe-là le meurtre de Qaïn a fondée par Qaïn, qui dignité de l'homme

On comparera av latin de la fondation c'est lui qui fonde la pas sur la moralité comment le texte hé morale lorsque c'est propos de la naissance inhabituelle. La plupart comportent la formule donna le nom de...³ conçu et enfanta Q pourrait avoir que ce Qaïn : « Elle conçut, hébreu ce mot dérive si Hanokh, le fils de originel, le frère, qui dence, mise en jeu da l'être-fils, en remplaç mable » de l'équation à résoudre dans une s seulement remplacerai sorte d'apprentissage. bien l'extrême difficult frère. Car les frères so le Créateur donne tou crée rivales. Et c'est p l'amour du prochain, venir, cet amour-là, qu

Or, Qain connaît sa femme, elle conçoit, et elle enfanta Hānokh. Il (Qain) construisit une ville et il nomma le nom de la ville comme le nom de son fils, Hānokh (Gen. IV, 17).

Cela se passe dans un monde où l'ère-frère a disparu. Ayant supprimé l'ère-frère, Qain fonde la cité sur cette suppression. L'ère-frère oubliée, la société devient fonctionnelle, impersonnelle. Le problème moral de la relation à autrui devient le problème sociologique de la gestion de la cité. L'administration remplace la « familiarité ». Cette catastrophe-là est plus grande encore que la première. En effet, le meurtre de Qain avait supprimé le frère, autrui. Mais le type de cité fondée par Qain, qui donne à la ville le nom de l'homme, supprime la dignité de l'homme en lui-même.

On comparera avec profit l'intention de ce récit avec le mythe latin de la fondation de Rome. Là, le meurtre du frère est glorifié et c'est lui qui fonde la cité romaine où la légalité finira par prendre pas sur la moralité. Il est toutefois important de comprendre comment le texte hébreu rend compte de l'écrasement de la dignité morale lorsque c'est la ville qui prend le nom de l'homme. Déjà, à propos de la naissance de Qain, la formulation de l'enfantement était inhabituelle. La plupart du temps en effet, les textes des généalogies comportent la formule suivante : « Elle conçoit, enfanta un fils, et lui donna le nom de...³ » Tout autrement, notre texte porte : « Elle conçoit et enfanta Qain. » Comme si ce premier fils d'homme ne pourrait avoir que ce nom-là : l'être acquis. De même pour le fils de Qain : « Elle conçoit, et enfanta Hānokh. » Or, il faut savoir qu'en hébreu ce mot dérive d'une racine qui signifie « éduquer ». Comme si Hānokh, le fils de Qain, apprenait le substitut de l'éducateur originel, le frère, qui avait échoué et disparu. Comme si la Providence, mise en jeu dans la cohérence du récit biblique, avait suscité l'ère-fils, en remplaçant de l'ère-frère comme partenaire plus « amable » de l'équation de fraternité, de la relation d'altérité impossible à résoudre dans une société sans frères. Ainsi, l'amour du fils, non seulement remplacerait l'amour du frère, mais en constituerait une sorte d'apprentissage. De fait, l'histoire de Qain et d'Abel montre bien l'extrême difficulté de la relation à l'autre, lorsque l'autre est le frère. Car les frères sont rivaux, comme par fatalité. Selon la Bible, le Créateur donne tout à chaque créature, mais par là même il les crée rivales. Et c'est pourquoi ce que la Loi réclame d'elles, c'est l'amour du prochain, qu'aucune grâce ne peut octroyer. Il ne peut venir, cet amour-là, que de « soi-même »⁴.

la grâce de sa
il est. Lorsqu'il
de monde non
sa possession.
possession, il n'a
e. Il en résulte
à moins d'être
que l'ère, c'est
une belle légon
manuel Lévi-
viendra Qain,
attendait pas.
est pas seul au
de Abel vient
la buée, l'éphé-
est déjà dressé.
frater, le frère.
acteurs ne l'ont
ère ajoutée, cet
de ajouta d'en-
pneau, et Qain
-plus, le frère,
il est vulnérà-
ne peut pas ne
liance, dans le
de berges.
une thèse de
Et de fait, ce
res de Joseph,
C'est avec lui
problème moral
de faire place
à Qain, de
d'être échec. Et
te que le mot
des hommes
ir d'Abraham.

Or j'ai toujours été frappé par l'importance, dans certaines religions, du culte du fils comme sauveur d'une humanité en manque de fraternité. Il n'est pas indifférent de savoir qu'en fin de compte la civilisation issue de Rome a choisi, pour faire son salut, la religion chrétienne dont ce culte constitue une des expressions essentielles de la foi. Pour être capable de l'amour du frère, il faudrait recevoir la grâce de l'amour du fils. Cette religion-là est bien celle de Rome. Il est important de découvrir qu'elle devait inévitablement raconter sa foi en relisant l'histoire de la chronique des Hébreux. Elle l'a fait, d'abord, en grec.

1. En hébreu biblique, en effet, pour dire l'histoire, on dit *toladot*, les engendremens.

2. En hébreu *Adam* signifie l'homme en tant que membre de l'espèce, donc de la nature humaine. *Ish* désigne l'homme en tant qu'individu, personne particulière.

3. « Donner un nom » signifie en hébreu attribuer un programme d'identité. « Appeler » quelqu'un à être ceci ou cela.

4. De fait, si le frère est rival du frère comme par nature, le père, en condition de bonne santé mentale, n'est jamais le rival du fils. Bien au contraire, l'être-père est un être de promesses qu'il espère voir réalisées en son fils. Mais, hélas, voilà que selon les Grecs, c'est le fils qui est le rival du père : cherchez la mère !

La desc

La plus grande erreur de la Révélation de la Parole révélée une « confession religieuse ne concernant qu'une confession religieuse, c'est-à-dire l'expérience religieuse. En fait, à travers la prophétie a révélé, c'est essentiellement l'histoire du monde et par là même le code, la Torah ne raconte l'histoire du premier homme être mis assez rapidement en mouvement de l'histoire du salut.

Or, il y a un écueil à éviter : perdu l'habitude de comprendre la Parole *comme telle*. On l'a un peu déformée : la *théologie*, qui est en rapport à la prophétie biblique prophétique, à l'échelle où nous sommes. L'inspiration¹ à l'écrit n'est pas de même nature que l'inspiration *de Dieu à l'Homme*, alors que la tentative de communication est fondamentalement différente.

* Propos recueillis par Sœur Marie-Joséphine, *Le Mois* 53, décembre 1991 et repris